

Julianna Baggott

Pure



“ Elle doit y entrer.
Il rêve d'en sortir.
Qui percera le secret du Dôme? ”



Extrait de la publication

Retrouvez l'univers de *Pure* sur
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Julianna Baggott

Pure

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR LAURENT STRIM



*Pour Phoebe, qui a fabriqué
un oiseau en fil de fer.*

PROLOGUE

Un ronronnement sourd a résonné dans l'air, une semaine peut-être après les Détonations – il était difficile de garder la mesure du temps. Un ciel sombre et froissé déployait ses bancs de nuages noirs par-dessus un air saturé de cendres et de poussières. Nous n'avons jamais su s'il s'agissait d'un avion ou d'un quelconque vaisseau aérien, tant les nuées étaient figées. Toutefois, j'ai vu une sorte de ventre de métal, le faible éclat d'une coque, qui s'est abaissée un instant avant de s'évanouir. Le Dôme non plus n'était pas distinct. Lui qui brille aujourd'hui sur la colline n'était alors qu'une vague lueur pourpre dans le lointain. Il semblait flotter au-dessus de l'horizon, tel un corps céleste, un pompon lumineux et sans attache.

Comme le ronronnement trahissait une mission aérienne, nous nous sommes demandé s'il y aurait de nouveaux bombardements. Mais quel en aurait été l'objectif ? Tout avait disparu, effacé ou balayé par les flammes ; ça et là, des flaques retenaient les pluies noires. Ceux qui avaient bu l'eau en étaient morts. Nos cicatrices étaient encore fraîches, nos plaies à vif, nos déformations douloureuses. Les survivants allaient clopin-cloplant, cortège de la mort en quête d'un lieu

épargné par les bombes. Nous avons cessé de lutter. Nous étions démunis. Nous ne cherchions pas même à nous abriter. Peut-être certains voulaient-ils y voir un effort pour se détendre. Peut-être l'ai-je cru moi aussi.

Ceux qui le pouvaient encore s'extirpèrent des décombres. Tel n'était pas mon cas : ma jambe droite avait été sectionnée à la hauteur du genou et ma main était couverte d'ampoules à force d'utiliser un tuyau en guise de canne. Toi, Pressia, tu n'avais que sept ans et tu étais petite pour ton âge ; tu souffrais d'une blessure au poignet qui ne se refermait pas et les brûlures rougeoiaient sur ton visage. Mais tu étais rapide. Tu as escaladé les ruines pour te rapprocher du son, qui t'attirait parce qu'il dominait et venait du ciel.

C'est alors que l'air a pris forme, un tournoiement céleste, un tourbillon d'ailes voletantes, libres de tout corps.

Des bouts de papier.

Ils se sont déposés autour de toi comme des flocons géants, pareils à ceux que les enfants découpaient dans du papier plié pour les coller sur les vitres de la classe, mais devenus gris déjà au contact des cendres portées par le vent.

Tu en as ramassé un, de même que les autres qui le pouvaient, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Tu m'as tendu le papier et j'ai lu à voix haute :

Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs.

Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix.

Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.



« Comme Dieu, ai-je murmuré. Ils nous observent comme l'œil bienveillant de Dieu. » Je n'étais pas le seul à avoir eu cette pensée. Les uns, intimidés, étaient emplis d'admiration. Les autres enrageaient. Tous, nous étions abasourdis, stupéfaits. Proposeraient-ils à certains d'entre nous de franchir les portes du Dôme ? Nous rejetteraient-ils ?

Les années viendraient à passer. Ils nous oublieraient.

Au début cependant, les bouts de papier sont devenus précieux – une forme de monnaie. Cela n'a pas duré. La souffrance était trop grande.

Après avoir lu le papier, je l'ai plié et je t'ai dit : « Je le garderai soigneusement pour toi, d'accord ? »

J'ignore si tu m'as compris. Tu étais encore distante et muette, le visage aussi blanc, les yeux aussi vides que ceux de ta poupée. Au lieu de hocher la tête, tu secouais celle de la poupée, qui faisait à présent définitivement partie de toi. Quand ses paupières clignaient, les tiennes clignaient.

Il en a été ainsi longtemps.

PRESSIA

PLACARDS

Pressia est allongée dans le placard. C'est là qu'elle dormira quand elle aura seize ans, c'est-à-dire dans deux semaines – la pression du contreplaqué noirci enserrant ses épaules, l'air ouaté, les particules de cendre emprisonnées. Il faudra qu'elle soit forte pour survivre à cela – forte, calme et, la nuit, à l'heure où l'ORS patrouille dans les rues, invisible.

Elle entrouvre la porte avec son coude et son grand-père apparaît, assis sur sa chaise, tout près de l'entrée. Le ventilateur logé dans sa gorge vrombit doucement ; les petites pales en plastique tournent dans un sens lorsqu'il inspire, et dans l'autre lorsqu'il expire. Elle est tellement habituée au ventilateur qu'il peut s'écouler des mois sans qu'elle y prête attention, mais tôt ou tard arrive un moment, comme celui-ci, où elle a l'impression d'être étrangère à sa propre vie et où tout l'étonne.

« Alors, tu penses pouvoir dormir là ? l'interroge-t-il. Tu t'y plais ? »

Elle déteste le placard, mais elle ne veut pas le blesser. « Je me sens comme un peigne dans une boîte », répond-elle. Ils vivent dans l'arrière-boutique d'un salon de coiffure détruit par un incendie. La pièce exiguë comprend deux chaises, deux grabats hors d'âge, l'un où dort son

grand-père, l'autre qu'elle a utilisé jusque-là, et une cage à oiseaux artisanale suspendue au plafond par un crochet. Ils entrent et sortent par la porte du fond, qui donne sur une ruelle. À l'époque de l'Avant, ce placard bas contenait la réserve de matériel de coiffure – les boîtes de peignes noirs, les bombes de mousse à raser, les essuie-mains soigneusement pliés, les blouses blanches qui s'attachent autour du cou par un bouton-pression. À coup sûr, elle rêvera qu'elle est de la mousse enfermée dans un aérosol.

Son grand-père se met à tousser ; le ventilateur s'affole. Le visage du vieil homme devient cramoisi. Pressia, après s'être extirpée du placard, le rejoint rapidement et lui tape dans le dos, tambourine sur ses côtes. À cause de cette toux, les gens ont cessé de faire appel à ses services – entrepreneur de pompes funèbres au temps de l'Avant, il s'est ensuite forgé une réputation de tailleur de chair, appliquant aux vivants son savoir-faire avec les morts. Elle avait l'habitude de l'aider à désinfecter les plaies à l'alcool, à aligner les instruments, parfois à contenir un enfant qui se débattait. Maintenant, les gens pensent qu'il est contaminé.

« Ça va ? » s'inquiète-t-elle.

Lentement, il reprend sa respiration. Il hoche la tête. « Très bien. » Il ramasse la brique sur le sol et la repose sur son moignon de jambe, juste au-dessus de l'amas de fils électriques fondus. La brique est sa seule protection contre l'ORS. « Ce placard-lit est ce que nous avons de mieux, déclare-t-il. Attends seulement de t'y faire. »

Pressia sait qu'elle devrait se montrer plus compréhensive. Il a construit la cachette quelques semaines plus tôt. Les placards s'étendent le long de la cloison les séparant du local principal de la boutique. Les vestiges de l'ancien

salon, dont le toit a été complètement soufflé par l'explosion, se retrouvent pour la plupart à l'air libre. Son grand-père a retiré des placards tous les sous-vêtements et les étagères. Au fond, contre le mur de séparation, il a ménagé une paroi factice, une trappe dissimulée par un panneau de bois qu'elle pourra faire sauter si elle doit prendre la fuite. Et après, où ira-t-elle ? Son grand-père lui a montré une ancienne canalisation d'irrigation dans laquelle se cacher, pendant que l'ORS passera l'arrière-boutique au crible et découvrira un placard vide, et que le vieillard expliquera qu'elle est partie depuis des semaines, pour de bon sans doute, si elle n'est pas déjà morte. Il tente de se convaincre qu'ils le croiront, qu'elle aura la possibilité de revenir et que l'ORS les laissera en paix après cela. Bien sûr, ils savent tous deux que c'est improbable.

Elle a connu quelques enfants plus âgés qui se sont sauvés – un certain Gorse et sa sœur cadette, Fandra, qui était une bonne amie de Pressia avant qu'ils ne s'enfuient, voilà quelques années, un garçon dépourvu de mâchoire, et encore deux gamins qui ont prétendu qu'ils allaient se marier loin d'ici. Il existerait, paraît-il, un réseau souterrain menant hors de la ville, au-delà des Terres fondues et des Terres mortes, là où subsistent peut-être d'autres survivants – des civilisations entières. Qui sait ? Mais ce ne sont là que des bruits, des mensonges bien intentionnés, pour reconforter les gens. Ces enfants ont disparu. Personne ne les a jamais revus.

« Je suppose que j'aurai le temps de m'y faire ; tout le temps du monde, même, dans deux semaines à partir d'aujourd'hui », convient-elle. Quand elle aura seize ans, elle sera confinée dans l'arrière-boutique et dormira dans

le meuble mural. Son grand-père lui a fait promettre de ne pas déroger à cette règle : « Sortir sera trop dangereux. Mon cœur n'y résistera pas. »

Ni l'un ni l'autre n'ignore ce qui arrive apparemment si vous ne vous présentez pas au quartier général de l'ORS le jour de vos seize ans. Ils viennent vous prendre dans votre sommeil. Ils viennent vous prendre pendant que vous marchez seul au milieu des décombres. Ils viennent vous prendre qui que vous achetiez, et quel qu'en soit le prix – mais encore faudrait-il que son grand-père ait la moindre somme d'argent pour soudoyer quiconque.

Si vous ne vous livrez pas à eux, ils viennent vous enlever. Ce n'est pas un on-dit. C'est la vérité. On raconte qu'ils vous emmènent dans les Terres extérieures, où ils désapprennent à lire à ceux qui ont appris, comme Pressia. Son grand-père lui a enseigné les lettres et lui a montré le Message : *Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs...* (Plus personne ne parle du Message. Le vieil homme l'a caché quelque part.) On raconte qu'ensuite ils vous apprennent à tuer en utilisant des cibles vivantes. Que soit vous apprenez à tuer, soit, si vous êtes trop déformé par les Détonations, vous servez de cible vivante, et c'est la fin pour vous.

Qu'arrive-t-il aux enfants du Dôme quand ils atteignent l'âge de seize ans ? Pressia imagine que c'est comme dans l'Avant – un gâteau, des cadeaux dans leur emballage de couleurs vives, des piñatas, ces animaux bourrés de sucreries, suspendus et qu'on casse avec un bâton.

« Est-ce que je peux faire un saut au marché ? Nous sommes presque à court de racines. » La jeune fille sait préparer certaines variétés de racines, qu'elle cuit à l'eau ;

c'est l'essentiel de leur nourriture. Et puis, elle a envie de respirer l'air du dehors.

Son grand-père la regarde avec anxiété.

« Mon nom n'est pas encore sur la liste », le rassure-t-elle. La liste officielle de ceux qui doivent se livrer à l'ORS est placardée dans toute la ville – des noms et des dates de naissance serrés sur deux colonnes après avoir été recueillis par l'organisation. Celle-ci est apparue peu après les Détonations, sous la dénomination d'« Opération de Recherche et de Secours » –, mettant sur pied des unités médicales qui ont été un échec, dressant des listes de survivants et de morts, puis formant une petite milice pour maintenir l'ordre. Cependant, les chefs de l'époque ont été destitués. L'ORS est devenue l'« Opération Révolution Sacrée », dont les nouveaux dirigeants gouvernent par la peur et ont l'intention de renverser le Dôme un jour.

À présent, l'organisation ordonne que tous les nouveaux-nés soient enregistrés, sous peine de punition pour les parents. Elle effectue également des descentes surprises dans les foyers. Les gens déménagent si fréquemment qu'il est impossible de retrouver leur trace. De toute façon, il n'existe plus rien de tel qu'une adresse – tout ce qui reste, ce sont des rues enfouies sous les gravats et dont les noms ont été effacés. Tant qu'elle n'est pas sur la liste, Pressia a le sentiment que le danger n'est pas vraiment réel. Elle espère qu'elle n'y figurera jamais. Ils ont peut-être oublié son existence, égaré un tas de fichiers, et le sien se trouvait dedans.

« En plus, nous avons besoin de faire des réserves. » Elle doit stocker le plus d'aliments possible avant que son grand-père ne prenne la relève dans les expéditions au

marché. Elle est plus douée que lui pour le marchandage, l'a toujours été. Elle s'inquiète de ce qui se passera quand il sera chargé des courses.

« D'accord, très bien, approuve-t-il. Kepperness nous doit toujours quelque chose pour mes points de suture sur la gorge de son fils.

— Kepperness », répète-t-elle. Voilà quelque temps déjà que celui-ci les a payés. Parfois, son aïeul ne se rappelle que ce qu'il veut bien. Elle s'avance jusqu'au rebord de la fenêtre fêlée, sur lequel est posée une rangée de petites créatures qu'elle a fabriquées avec des morceaux de métal, d'anciennes pièces de monnaie, des boutons, des charnières, des engrenages qu'elle a récupérés – de petits jouets à ressort : des poussins qui sautillent, des chenilles qui ondulent, une tortue qui claque du bec. Mais ceux qu'elle préfère, ce sont les papillons. Elle en a fait une demi-douzaine à elle seule. Leur squelette est constitué de dents des peignes noirs et leurs ailes ont été découpées dans les blouses blanches. Quand on les remonte, ils battent des ailes, mais elle n'a jamais réussi à les faire voler.

Elle en ramasse un, remonte le ressort. Ses ailes frémissent, soulèvent quelques cendres. Des cendres qui tourbillonnent – ce n'est pas si laid. En fait, ça peut même être beau, un tourbillon de cendres dans la lumière. Elle ne cherche pas à en voir la beauté, mais elle la voit. Elle trouve de petits moments de beauté partout – jusque dans la laideur. La lourdeur des nuages drapant le ciel, certains bordés de bleu sombre. De la rosée s'élève encore du sol et forme des chapelets de perles sur des fragments de verre noirci.

Pendant que son grand-père observe la ruelle, elle glisse le papillon dans son sac. Elle utilise ses figurines

pour marchander, depuis que les gens ont cessé de venir chez eux pour se faire recoudre.

« Tu sais, nous sommes vernis d'avoir cet endroit – et maintenant une voie de fuite. Nous avons eu de la chance dès le début. De la chance que je sois arrivé tôt à l'aéroport pour vous récupérer toi et ta mère, au retrait des bagages. Que serait-il arrivé si je n'avais pas entendu qu'il y avait de la circulation ? Si je n'étais pas sorti en avance ? Et ta mère ? Elle était si belle, si jeune.

— Je sais, je sais », soupire Pressia en s'efforçant de ne pas montrer son impatience, mais le discours est usé. Le vieillard évoque le jour des Détonations, il y a un peu plus de neuf ans, alors qu'elle en avait sept. Son père n'était pas en ville à cause de son travail. Il était comptable, avait des cheveux clairs et des pieds tournés vers l'intérieur, comme aimait à le rappeler son grand-père, mais c'était un bon quarterback. Le football – un sport civilisé qui se jouait sur une étendue d'herbe, avec des casques noués autour de la tête et des officiels qui soufflaient dans des sifflets et lançaient des mouchoirs colorés. « Mais qu'est-ce que ça peut faire, à la fin, que mon père ait été un quarterback aux pieds palmés si je ne me souviens pas de lui ? À quoi ça sert d'avoir eu une jolie maman si on ne peut même pas voir son visage en fermant les yeux ?

— Ne dis pas ça, proteste-t-il. Bien sûr que tu te souviens d'eux ! »

Elle ne pourrait dire quelle est la différence entre les histoires qu'il lui raconte et ses propres souvenirs. Le retrait des bagages, par exemple. Le vieil homme le lui a décrit encore et encore – des sacs sur des roulettes, une grande ceinture qui se déplace, la sécurité qui se déploie

en cordon, tels des chiens de troupeau bien dressés. Mais s'agit-il d'un souvenir ? Sa mère a été heurtée de plein fouet par une baie vitrée et est morte sur le coup, lui a-t-il dit. Se l'est-elle jamais rappelé réellement ou l'a-t-elle simplement imaginé ? Sa mère était japonaise, ce qui explique qu'elle-même ait des cheveux noirs brillants, des yeux en amande et un teint uni, à l'exception d'une marque de brûlure rose vif, en forme de croissant incurvé autour de son œil gauche. Son visage est légèrement saupoudré de taches de rousseur qui lui viennent du côté paternel de sa famille. Son grand-père se qualifie lui-même de moitié écossais-moitié irlandais, mais rien de tout cela ne signifie grand-chose pour elle. Japonais, Écossais, Irlandais ? La ville où son père avait affaire (comme le reste du monde pour autant qu'on le sache) a disparu, été anéantie. Japonais, Écossais, Irlandais – rien de tel n'a perduré. « BWI, épelle son grand-père avec emphase, c'était le nom de l'aéroport. Et nous sommes parvenus à nous sortir de là, en suivant les autres qui étaient encore en vie. Nous avons titubé à la recherche d'un lieu sûr. Nous nous sommes arrêtés dans cette ville, qui tient à peine debout, mais qui existe toujours parce qu'elle est proche du Dôme. Nous habitons un peu à l'ouest de Baltimore, au nord de DC. » À nouveau, ces choses ne veulent rien dire. BWI, DC, ce ne sont que des lettres.

Ses parents resteront à jamais des inconnus pour elle, et cette idée la rend malade ; et si elle ne peut les connaître, comment peut-elle se connaître elle-même ? Elle a quelquefois le sentiment d'être coupée du monde, comme si elle flottait – une tache de cendre tourbillonnant dans la lumière.

« Mickey Mouse, poursuit le vieillard. Tu ne te souviens pas de lui ? » C'est ce qui semble l'affecter le plus, qu'elle ne se rappelle ni Mickey Mouse, ni le voyage à Disneyland dont ils venaient juste de rentrer. « Il avait de grandes oreilles et portait des gants blancs ? »

Elle s'approche de la cage de Cricri. Celle-ci est faite de rayons de bicyclette, d'une mince feuille de métal pour le sol et d'une petite porte métallique également, qu'on fait glisser de bas en haut. À l'intérieur, sur un perchoir, est posée une cigale aux ailes mécaniques. Elle passe un doigt entre les fins barreaux et caresse les ailes de filigrane. Aussi loin que remontent ses souvenirs, l'insecte a toujours été là. Vieux et rouillé, il agite encore ses ailes de temps à autre. C'est le seul animal domestique de Pressia. Elle l'a appelé Cricri, quand elle était petite, à cause du cri aigu qu'il poussait, lorsqu'ils le laissaient voler à travers la pièce. Pendant toutes ces années, elle a maintenu ses différentes pièces en état de marche, utilisant l'huile dont les coiffeurs enduisaient autrefois leurs ciseaux pour qu'ils glissent bien. « Je me rappelle Cricri, répond-elle. Mais pas une souris géante qui en pince pour les gants blancs. » Elle se promet qu'un jour elle mentira à son grand-père, si cela peut tout arranger.

Quel souvenir lui reste-t-il des Détonations ? La lumière éblouissante – du soleil à la puissance trois. Elle tenait la poupée dans ses bras. N'était-elle pas trop âgée pour en avoir une ? La tête de celle-ci était reliée à un corps de chiffon marron, avec des bras et des jambes en caoutchouc. Les explosions ont provoqué dans l'aéroport une vague de lumière qui a tout balayé sur son passage et noyé le champ de vision de la fillette, avant que le monde ne vole en éclats et ne fonde à moitié. Il s'est produit un enchevêtrement de vies et la tête de la poupée est devenue

sa main. Et maintenant, bien sûr, elle connaît cette tête par cœur puisque c'est une partie d'elle-même – les yeux qui clignent en cliquetant lorsqu'elle bouge, les traits fins et noirs des cils en plastique, le trou dans les lèvres en plastique où est censé venir se loger le biberon en plastique, la tête en plastique à la place de son propre poing.

Elle passe sa main valide sur la tête de poupée. De l'extérieur, elle devine l'ondulation de ses phalanges prisonnières, les petites bosses et arêtes de ses articulations, la main perdue mêlée au caoutchouc de la poupée par la fusion. Et dans cette main captive ? Elle a la sensation sourde et épaisse de l'autre main qui la touche. C'est sa manière de sonder l'Avant – il est là, une sensation légère, à peine perceptible. Les yeux se ferment avec un clic ; le trou entre les lèvres serrées est encombré de cendres, comme si la poupée elle-même respirait l'air ambiant. Elle tire une chaussette de laine de sa poche et recouvre la tête. Elle la recouvre toujours pour sortir.

Si elle s'attarde, son grand-père va se mettre à raconter ce qui est arrivé aux survivants après les Détonations – les affrontements sanglants dans les carcasses des hypermarchés, les rescapés brûlés et tordus se battant pour des réchauds de camping et des couteaux de pêche. « Je dois y aller avant qu'ils ne rangent leurs étals », lâche-t-elle – avant les patrouilles nocturnes. Elle se dirige vers sa chaise et embrasse sa joue rêche.

« Le marché uniquement. Pas de récupération », précise-t-il, avant de baisser la tête et de tousser dans la manche de sa chemise.

Telle est pourtant bien son intention. C'est son activité favorite, récupérer des résidus pour fabriquer ses créatures. « Promis », lance-t-elle.

Son aïeul se cramponne toujours à la brique mais, en cet instant, son attitude lui paraît subitement triste et désespérée, un aveu de faiblesse. Il sera peut-être capable d'assommer le premier soldat de l'ORS, non le second, moins encore le troisième. Ils viennent toujours en meute. Elle voudrait dire à haute voix ce qu'ils savent tous deux : ça ne marchera pas. Elle peut se cacher dans cette pièce, dormir dans les placards. Elle peut faire sauter la cloison factice chaque fois qu'elle entend un camion de la milice dans le passage et s'enfuir. Elle n'a nulle part où aller.

« Ne t'absente pas trop longtemps !

— Entendu. » Aussitôt, pour le rassurer, elle ajoute : « Tu as raison. Nous avons de la chance. » Mais elle n'en est pas convaincue. Ceux du Dôme ont de la chance, qui s'adonnent à leurs sports casqués, mangent des gâteaux, sont en relation les uns avec les autres et ne se sentent jamais comme des taches lumineuses de cendres tourbillonnantes.

« N'oublie pas ta promesse, ma fille. » L'hélice de sa gorge vrombit. Il tenait à la main un ventilateur électrique de poche quand les Détonations ont retenti (c'était l'été), et maintenant cet objet l'accompagne à jamais. Parfois, il a de la peine à respirer. Le mécanisme est englué par les cendres et la salive. Un jour, il en mourra, quand les cendres s'accumuleront dans ses poumons, que le ventilateur exhalera son dernier souffle.

Elle va à la porte de la ruelle, l'ouvre. Un cri strident retentit, proche de celui d'un oiseau ; puis quelque chose de sombre, recouvert de fourrure, enjambe précipitamment un amas de pierres non loin de là. Un œil humide la fixe. La chose grogne, déplie des ailes lourdes et courtes, avant de filer en direction du ciel gris.

Par moments, elle a l'impression d'entendre ronronner le moteur d'un vaisseau aérien au-dessus de sa tête. Elle se surprend à scruter le ciel à la recherche des bouts de papier qui l'ont un jour rempli – oh ! la manière dont son grand-père lui a décrit le spectacle, toutes ces ailes ! Peut-être, un jour, y aura-t-il un autre Message.

Rien ne va durer, pense Pressia. Tout va changer à jamais. Elle le sent.

Elle jette un coup d'œil en arrière avant de s'avancer dans le passage et s'aperçoit que le vieil homme l'observe, comme il le fait de temps à autre – comme si elle était déjà partie, comme s'il s'exerçait au chagrin.

PARTRIDGE

MOMIES

Partridge est assis dans la classe d'Histoire mondiale de Glassings, cherchant à se concentrer. La ventilation est censée augmenter en fonction du nombre de corps présents à un moment donné, car les garçons de l'académie (tous ces joyeux générateurs d'énergie) peuvent élever la température d'une pièce et lui donner une odeur de renfermé si elle n'est pas gardée sous contrôle. Par chance, le bureau de Partridge est situé en dessous d'une bouche d'aération du plafond, et c'est comme s'il était assis dans une colonne d'air frais.

Glassings donne un cours sur les cultures du passé. Il est sur ce sujet depuis un mois entier. Derrière lui, le mur est couvert d'images de Bryn Celli Ddu, Newgrange, Dowth et Knowth, du Mur de Durrington et de Maeshowe – des tertres néolithiques remontant aux environs de 3000 avant Jésus-Christ. Les plus anciens prototypes du Dôme, à en croire Glassings. « Croyez-vous que nous soyons les premiers à avoir conçu un Dôme ? »

Ça va, j'ai compris, rumine Partridge. *Les peuples anciens, les tertres, les tombes, bla-bla-bla.* Leur professeur leur fait face dans son costume raide, avec l'emblème de l'académie piqué à sa place et une cravate bleu marine, toujours trop serrée. Partridge préférerait entendre son

opinion sur l'histoire récente, mais cela ne sera jamais autorisé. Ils ne savent que ce qu'on leur a inculqué – les États-Unis n'ont pas frappé les premiers mais se sont défendus. Les Détonations se sont intensifiées et ont conduit à la destruction quasi totale. Les précautions prises dans le Dôme à titre expérimental, pour mettre au point un prototype de refuge durable en cas d'explosion, d'attaque virale ou de désastre environnemental, ont probablement fait de cette zone le seul lieu au monde où il y ait des survivants – les habitants du Dôme et les malheureux des alentours, à présent soumis à un semblant de régime militaire. Les premiers observent les seconds et, un jour, quand la Terre se sera régénérée, ils retourneront s'occuper d'eux et recommenceront tout. Ça paraît simple, mais le garçon sait que ce n'est pas tout, et il est presque sûr que Glassings lui-même aurait beaucoup à dire sur le sujet.

Parfois, le professeur se laisse absorber par son cours, déboutonne sa veste, délaisse ses notes et considère la classe – ses yeux se rivent un instant sur chacun des élèves, comme s'il voulait qu'ils comprennent ses paroles plus profondément, qu'ils appliquent une leçon ancienne à la situation actuelle. Partridge le souhaite. Il a le sentiment qu'il y parviendrait, si seulement il disposait d'un peu plus d'informations.

Il lève le menton pour permettre à l'air de rafraîchir son visage et, soudain, lui revient en mémoire sa mère préparant un repas pour lui et son frère – les verres de lait avec des bulles collées contre le bord, les sauces huileuses, l'intérieur léger et moelleux des petits pains. De la nourriture qui vous remplit la bouche et dont s'élèvent de petits nuages de vapeur. Maintenant, il prend ses pilules,

parfaitement composées pour une santé optimale. Il les fait parfois tourner sur sa langue, se rappelant que même celles que son frère et lui prenaient à l'époque étaient sucrées et piquantes, se collaient entre les dents et avaient des formes d'animaux. Puis, la sensation s'évanouit.

Ces souvenirs sont brefs, viscéraux, pénétrants. Ces jours-ci, ils viennent le surprendre comme des coups de poing, la collision du présent et du passé, incontrôlable. Ça n'a fait qu'empirer depuis que son père a augmenté ses séances de codage – l'étrange mélange de drogues circulant dans son sang, les radiations et, pire que tout, le moule dans lequel on l'enferme afin de protéger certaines parties de son corps et de son cerveau pendant le traitement. *Les moules de momies*. C'est ainsi que ses camarades les ont appelés après un récent cours de Glassings sur d'anciennes cultures qui emmaillotaient leurs morts. Pour les séances de codage, les garçons de l'académie sont alignés et conduits au centre médical, acheminés en navette jusqu'à des chambres individuelles. Là, chacun se déshabille et s'introduit dans un moule de momie (une sorte de costume chaud), avant de réintégrer plus tard son uniforme pour être reconduit à l'extérieur. Les techniciens les préviennent que, pendant la période d'accoutumance du corps à son nouvel arsenal de compétences, ils peuvent être sujets à des vertiges, des pertes subites de l'équilibre, qui s'atténueront tandis que leur rapidité et leur force augmenteront. Les garçons y sont habitués – quelques mois de mise à l'écart des équipes sportives pour cause de maladresse provisoire. Ils penchent en avant et tombent, à plat ventre sur le gazon. Le cerveau manque tout autant de coordination, d'où les souvenirs brusques et étranges.

« Splendide barbarie, est en train de dire Glassings à propos d'une civilisation antique. La vénération des morts. » C'est l'un de ces moments où il ne lit pas ses notes. Il contemple sa main ouverte, posée sur son bureau. Il n'est pas censé faire de commentaires personnels – *splendide barbarie*, ce genre de chose pourrait être mal interprété. Il perdrait alors son emploi. Il enjoint à la classe de répéter en suivant le prompteur, à l'unisson : « La manière agréée de traiter les morts et de recueillir leurs effets aux Archives des Pertes Personnelles... » Partridge joint sa voix à celle des autres.

Quelques minutes plus tard, le professeur discourt de l'importance du blé dans les cultures anciennes. Le blé ? Vraiment ?

C'est alors qu'on entend frapper à la porte. Glassings lève les yeux, étonné. Tous se raidissent. Le bruit retentit de nouveau. L'homme fait : « Excusez-moi, messieurs. » Il remet de l'ordre dans ses notes et jette un bref regard à l'œil de fouine d'une caméra, perchée dans un coin de la pièce. Le garçon se demande si les autorités du Dôme ont eu vent de son « splendide barbarie ». La réaction peut-elle être aussi rapide ? Cela va-t-il lui créer des ennuis ? Vont-ils l'emmener maintenant, sous les yeux des élèves ?

Glassings s'avance dans le couloir. Partridge perçoit des voix, des murmures.

Arvin Weed, le génie de la classe, assis devant lui, se retourne et lui lance un regard interrogateur, comme s'il était au courant de ce qui se passe. Partridge hausse les épaules. On le croit souvent plus averti que les autres. Il est le fils d'Ellery Willux. Même quelqu'un de haut placé doit de temps à autre lâcher des bribes d'informations,

c'est ce qu'ils imaginent. Mais non. Son père ne laisse jamais rien filtrer. C'est une des raisons pour lesquelles il s'est élevé jusqu'à la première place. Et depuis que Partridge est entré à l'académie, ils se parlent rarement au téléphone et se voient encore moins. Le garçon fait partie de ceux qui restent là toute l'année, comme avant lui son frère, Sedge.

Glassings rentre dans la salle de classe. « Partridge, appelle-t-il, prenez vos affaires.

— Quoi ? Moi ?

— Tout de suite. »

Partridge a un haut-le-cœur. Il fourre son carnet de notes dans son sac à dos et se lève. Autour de lui, on se met à chuchoter. Vic Wellingsly, Algrin Firth, les jumeaux Elmsford. L'un d'eux lance une plaisanterie (Partridge saisit son nom, sans distinguer le reste) et tous éclatent de rire. Ceux-là ont tendance à s'agglutiner les uns avec les autres, la « horde », comme on les surnomme. Ce sont eux qui iront au bout de l'entraînement pour intégrer le nouveau corps d'élite, les Forces spéciales. Telle est leur destinée. Ce n'est écrit nulle part mais c'est chose entendue.

Glassings réclame le silence.

Arvin Weed adresse à son camarade un hochement de tête, comme pour lui souhaiter bonne chance.

Partridge se dirige vers la porte.

« Pourrai-je récupérer le cours ?

— Bien sûr, répond Glassings, avant de tapoter le dos de son élève. Ça va aller. » Il parle de la prise de notes, bien sûr, mais il le regarde avec cet air à lui, cet air de sous-entendre un double sens à ses paroles, et le garçon devine qu'il essaie de le tranquilliser. Quoi qu'il arrive, ça va aller.

Dans le couloir, Partridge est accosté par deux gardes. « Où allons-nous ? » les questionne-t-il.

Les deux hommes, grands et musclés, ne se différencient que par la carrure. « Votre père veut vous voir », annonce le plus large d'épaules.

Partridge éprouve une soudaine sensation de froid. Ses paumes sont moites, aussi frotte-t-il ses mains l'une contre l'autre. Il ne veut pas voir son père ; il n'en a jamais envie. « Le boss ? s'exclame-t-il en essayant d'avoir l'air enjoué. Un petit moment entre père et fils ? »

Ils l'accompagnent le long des couloirs étincelants, laissent derrière eux les portraits de deux recteurs (l'un renvoyé, l'autre nouveau) à la mine terreuse, austère et quelque peu funèbre, puis descendent dans le soubassement de l'académie, par lequel passe la ligne de monorail. Ils attendent dans le sous-sol ventilé, silencieux. C'est la navette qui emmène les garçons au centre médical, où le père de Partridge travaille trois fois par semaine. Certains étages du centre sont réservés aux malades. Ils sont bouclés en permanence. Les maladies sont traitées avec beaucoup de sérieux dans le Dôme. La contagion pourrait les balayer tous, aussi la plus légère fièvre peut-elle entraîner une courte mise en quarantaine. Partridge s'est retrouvé quelquefois dans ces étages – une petite pièce morne et stérile.

Les mourants ? Personne ne va les voir. On les met à un étage spécifique.

Le garçon se demande ce que son père lui veut. Il ne fait pas partie de la horde, il n'est destiné à aucune élite. Ce rôle revenait à Sedge. Quand lui-même est entré à l'académie, il ne savait pas trop s'il était connu à cause de son père ou de son frère. Peu importe. Il n'a atteint la

réputation ni de l'un ni de l'autre. Il n'a jamais remporté d'épreuve sportive et a passé la plupart des parties sur le banc de touche, indifférent à la compétition. En outre, il n'était pas assez intelligent pour rejoindre l'autre programme d'entraînement – l'accroissement cérébral. Celui-là était réservé aux bons, tels qu'Arvin Weed, Heath Winston, Gar Dreslin. Ses notes ont toujours été limites. Comme la plupart des garçons inscrits au codage, il est clairement un spécimen de culture, voué à l'amélioration globale de l'espèce.

Son père a-t-il uniquement l'intention d'effectuer une vérification sur son fils variété-de-jardin ? A-t-il ressenti un désir subit de renouer avec lui ? Trouveront-ils seulement un sujet de conversation ? Partridge cherche à se souvenir de la dernière fois où ils ont fait quelque chose ensemble pour le plaisir. Une fois, après la mort de Sedge, son père l'a emmené nager à la piscine de l'académie. Il se rappelle simplement que l'homme était un excellent nageur, qu'il glissait dans l'eau comme une loutre de mer et que, lorsqu'il était remonté à la surface et s'était essuyé, Partridge avait vu sa poitrine nue pour la première fois, à ce qu'il lui semble. L'avait-il déjà vu à moitié dévêtu auparavant ? Son père a sur la poitrine six courtes cicatrices, du côté gauche, au-dessus du cœur. Elles ne proviennent pas d'un accident. Elles sont trop symétriques et régulières.

Le monorail s'arrête et Partridge éprouve le désir fugace de s'enfuir. Les gardes lui enverraient une décharge électrique. Il sait comment cela se passe. Il aurait une marque de brûlure en travers du dos et des jambes. Willux serait informé, bien sûr. Ça ne ferait qu'aggraver les choses. À quoi bon fuir, de toute façon ?

Où irait-il ? Tournerait-il en rond ? C'est un Dôme, après tout.

La navette les dépose à l'entrée du centre médical. Les gardes montrent leur badge. Ils font signe à Partridge d'entrer, scannent ses rétines et, ensemble, ils franchissent les détecteurs. Ils parcourent le dédale des couloirs jusqu'à une porte qui s'ouvre avant même que les gardes n'aient frappé.

Une technicienne se tient là, debout. Derrière elle, Partridge voit son père, qui s'adresse à une demi-douzaine d'autres techniciens. Tous fixent une rangée d'écrans sur le mur, montrant des chaînes d'ADN, des gros plans de double-hélice.

La femme remercie les gardes, puis accompagne le garçon jusqu'à un petit fauteuil tendu de cuir, placé à côté de l'imposant bureau paternel, à l'opposé du groupe au travail.

Ellery Willux est en train de dire : « Le voilà. Le bug dans le codage comportemental. » Les techniciens sont comme des oies au regard affolé, terrifiés par leur chef qui ignore toujours le nouveau venu. Rien de neuf à cela. Partridge a l'habitude d'être ignoré par son père.

Il observe la pièce autour de lui, remarque des plans originaux du Dôme, à présent encadrés et accrochés au mur, au-dessus du bureau.

Pourquoi est-il ici ? s'interroge-t-il une fois de plus. L'homme est-il lancé dans une démonstration, cherche-t-il à lui prouver quelque chose ? Partridge sait pourtant qu'il est intelligent, qu'il impose le respect, la peur même.

« Tous ses autres types de codage ont si bien réussi ! Pourquoi pas le codage comportemental ? Personne n'a de réponse ? »

Partridge tambourine du bout des doigts sur les accoudoirs du fauteuil, lançant de brefs regards sur les mèches grises de son père. Celui-ci a l'air fâché. En fait, sa tête donne l'impression de trembler de colère. Il a remarqué que la colère se manifeste ainsi chez lui depuis les funérailles de son frère. Sedge est mort après que son codage a été achevé et qu'il est entré dans les Forces spéciales, le nouveau corps d'élite constitué de seulement six jeunes diplômés de l'académie. « Une tragédie », ainsi que l'appelle son père, comme si donner à l'événement le nom approprié le rendait plus acceptable.

Les techniciens se regardent mutuellement : « Non, monsieur. Pas encore, monsieur. »

L'homme jette un œil noir sur l'écran, les sourcils froncés, son nez charnu rougi, avant de se tourner vers son fils, comme s'il découvrirait à l'instant sa présence. Il congédie les techniciens d'un geste de la main. Ceux-ci détalent, s'empressent de filer par la porte. Partridge se demande si un sentiment de soulagement les envahit chaque fois qu'ils s'éloignent de leur supérieur, de sa façon d'être. Au fond d'eux-mêmes, éprouvent-ils tous de la haine pour le boss ? Ce n'est pas lui qui les en blâmerait.

« Alors, commence Partridge en tripotant une sangle de son sac à dos. Comment ça va ?

— Je suis sûr que tu aimerais bien savoir pourquoi je t'ai fait venir. »

Le garçon hausse les épaules. « Bon anniversaire avec un peu de retard ? » Il a eu dix-sept ans il y a presque dix mois.

« Ton anniversaire ? Tu n'as pas reçu le cadeau que je t'ai envoyé ?

— C'était quoi, cette fois ? » cherche Partridge en se tapotant le menton. Ça lui revient. Un stylo très cher surmonté d'un bulbe lumineux. *Ainsi tu pourras étudier tard dans la nuit*, lui précisait une note attachée à l'objet, *et prendre l'avantage sur tes camarades*. Ellery Willux s'en souvient-il lui-même ? Probablement pas. La note était-elle seulement de sa main ? Partridge ne connaît pas l'écriture de son père. Quand il était enfant, sa mère avait l'habitude de rédiger des devinettes pour les aider à trouver où elle avait caché les cadeaux. Elle lui avait dit que c'était une tradition inaugurée par son père lors de leur premier rendez-vous – de courtes énigmes en vers et des présents. Partridge a gardé ce détail en mémoire parce qu'il avait été frappé d'apprendre qu'ils avaient été amoureux à ce point, alors qu'ils ne l'étaient plus. Il ne se rappelle pas même la présence de son père lors de ses anniversaires.

« Si je t'ai fait appeler, c'est pour tout autre chose.

— Alors, je suppose que vient ensuite l'intérêt paternel pour mes études. Tu vas me demander : *As-tu appris quelque chose d'important ?* »

L'homme pousse un soupir. Y a-t-il quelqu'un d'autre pour lui parler sur ce ton ? Sans doute pas.

« As-tu appris quelque chose d'important ?

— Nous ne sommes pas les seuls à avoir inventé des Dômes, à ce qu'il paraît. Il en existe qui remontent à la Préhistoire – Newgrange, Knowth, Maeshowe, etc. »

Son père s'assoit. Le cuir de son siège craque. « Je n'ai pas oublié la première fois que j'ai vu une photo de Maeshowe. J'étais adolescent alors, dans les quatorze ans. Je l'ai trouvée dans un livre sur les sites préhistoriques. » Il s'interrompt, porte la main à sa tempe, qu'il

masse en décrivant un petit cercle. « C'était une manière de vivre éternellement, en bâtissant quelque chose de durable. Un legs. Ça m'est resté à l'esprit.

— Je croyais qu'avoir des enfants, pour un homme, c'était faire un legs. »

Son père lui jette un regard sévère. « Oui, tout à fait. Et c'est une des raisons pour lesquelles je t'ai convoqué. Certains aspects de ton codage présentent des résistances. »

Le moule de momie. Quelque chose va de travers.

« Quels aspects ?

— L'esprit et le corps de Sedge s'adaptaient sans peine au codage, et tu es proche de lui sur le plan génétique, mais...

— Quels aspects ? répète Partridge.

— Assez bizarrement, le codage comportemental. La force, la rapidité, l'agilité, tous les aspects physiques sont normaux. Ressens-tu des effets ? Psychiques et/ou physiques ? Un manque d'équilibre ? Des pensées ou des souvenirs inhabituels ? »

Les souvenirs, en effet, il pense de plus en plus à sa mère, mais il ne veut pas révéler cela à son père. « J'ai eu vraiment froid, au moment où j'ai appris que tu m'avais fait appeler. Vraiment froid, dans tout le corps.

— Intéressant », fait son interlocuteur, qui se sent peut-être blessé, l'espace d'une seconde, par cette remarque.

Le garçon désigne du doigt l'un des cadres suspendus au mur. « Des originaux ? Ils sont nouveaux.

— Vingt ans de service. Un cadeau.

— Très joli. J'aime bien ton œuvre architecturale.

— Elle nous a sauvés.

— Nous ? » relève Partridge à voix basse. Il ne reste qu'eux à présent, une famille réduite à deux personnes en conflit permanent.

Alors, comme si la transition était naturelle, l'autre lui pose des questions sur sa mère pendant la période qui a précédé les Détonations, sur ces semaines qui ont conduit à sa mort, et le voyage spécial qu'elle et Partridge ont entrepris seuls tous les deux. « Ta mère t'a fait avaler des pilules ? »

Il y a des gens de l'autre côté du moniteur mural, très vraisemblablement. Il a le regard vide d'un miroir sans tain. À moins qu'il n'y ait personne. Peut-être les a-t-on renvoyés eux aussi. Ils sont enregistrés, cependant. Ils doivent l'être. L'œil scrutateur d'une caméra est disposé dans chaque coin.

« Je ne sais plus. J'étais enfant. » En réalité, il se rappelle les pilules bleues. Elles étaient censées faire baisser sa température, mais semblaient au contraire l'aggraver. La fièvre le faisait frissonner sous les couvertures.

« Elle t'a emmené à la plage. Tu t'en souviens, pas vrai ? Juste avant. Ton frère ne voulait pas y aller. Il avait un match de base-ball. Son équipe concourait pour le championnat.

— Sedge adorait le base-ball. Il adorait beaucoup de choses.

— Nous ne parlons pas de ton frère. » L'homme peut à peine prononcer le nom de son fils aîné. Depuis le décès de celui-ci, Partridge a compté le nombre de fois où son nom est sorti de la bouche de leur père – une poignée. Sa mère a trouvé la mort en essayant d'aider les survivants à gagner le Dôme, le jour des Détonations, et son mari l'a qualifiée de sainte, de martyre, avant de cesser peu à peu

de parler d'elle. Partridge l'entend encore dire : « Ils ne la méritaient pas. Ils l'ont entraînée dans leur perte. » Les rescapés étaient alors « nos petits frères et sœurs », tandis que les dirigeants du Dôme, y compris lui-même, étaient « les contremaîtres bienveillants ». De telles expressions resurgissent de temps à autre dans les discours officiels mais, dans les conversations quotidiennes, ceux qui vivent en dehors du Dôme sont les « malheureux ». Son père a utilisé le mot bien des fois en sa présence. Et Partridge doit reconnaître qu'il a passé une bonne partie de sa vie à haïr les malheureux, qui ont entraîné sa mère avec eux. Pourtant, dernièrement, pendant le cours d'Histoire mondiale de Glassings, il n'a pu s'empêcher de réfléchir à ce qui est réellement arrivé. Le professeur suggère que l'histoire est malléable. On peut la transformer. Pourquoi ? Pour l'embellir ?

« Je te parle des pilules que ta mère te donnait, de ce qu'elle te faisait avaler quand vous étiez partis.

— J'ai oublié. J'avais huit ans. Bon Dieu ! Qu'est-ce que tu attends de moi ? » Tout en disant cela, il se rappelle les coups de soleil qu'ils avaient attrapés en dépit des nuages, et l'histoire pour s'endormir que sa mère lui avait racontée alors qu'ils étaient malades, celle d'une femme cygne avec des pattes noires. Sa mère, il la voit souvent dans son esprit – ses cheveux bouclés, ses mains douces aux os fins d'oiseau. La femme cygne, c'était aussi une chansonnette, avec une mélodie. Il y avait des mots qui rimaient et des mouvements des mains. Sa mère lui avait dit : « Quand je te chante cette chanson, tiens ce collier serré dans ton poing. » Il avait obéi. Le bord des ailes déployées du cygne était coupant, mais il n'avait pas lâché prise.

Une fois, il avait raconté l'histoire à Sedge. C'était dans le Dôme, un jour où leur mère lui manquait cruellement. Son frère avait déclaré que c'était une histoire pour les filles. Ou pour les enfants qui croyaient aux fées. « Grandis, Partridge. Elle est bel et bien morte. Tu ne le vois pas ? Tu es aveugle ? »

Maintenant son père le presse : « Nous allons devoir augmenter le nombre de tests. Toute une batterie de tests. Tu auras tellement d'aiguilles plantées dans le corps que tu auras l'impression d'être une pelote à épingles. » Une *pelote à épingles* – encore un de ces mots dépourvus de sens. Est-ce une menace ? Ça en a tout l'air. « Les choses seraient plus simples pour nous si tu pouvais nous expliquer ce qui s'est passé.

— Je n'y arrive pas. J'aimerais bien, mais j'ai oublié.

— Écoute-moi, fils. » Partridge n'aime pas la façon dont son père prononce le mot *fils*, comme si c'était un reproche. « Tu as besoin qu'on te remette la tête sur les épaules. Ta mère... » Il a un regard las. Ses lèvres sont sèches. Il donne l'impression de s'adresser à quelqu'un d'autre. Il a la même voix qu'il utilise d'habitude au téléphone. *Allô ! Willux à l'appareil*. Il croise les bras sur sa poitrine. Ses traits se figent un instant, comme s'il se rappelait quelque chose. Sa tête tremble à nouveau. Même ses mains semblent agitées par la colère. « Ta mère est un éternel problème. »

Ils échangent un regard. Partridge ne dit mot, mais il se répète intérieurement ces dernières paroles. *Est un éternel problème*. Le verbe est conjugué au présent. Ce n'est pas le bon temps pour évoquer les morts.

Son père rectifie : « Elle n'allait pas bien mentalement. » Il se frotte les cuisses, puis se rejette en arrière.

« Je t'ai énervé », remarque-t-il. Voilà qui est étrange également. Il ne parle jamais d'émotions.

« Ça va. »

L'homme se lève. « Faisons venir quelqu'un pour nous prendre en photo. Quand était-ce, la dernière fois ? » Sans doute aux funérailles de Sedge, pense Partridge. « Quelque chose que tu pourras garder avec toi au dortoir, si la maison te manque.

— Elle ne me manque pas », réplique le garçon. Il ne s'est jamais vraiment senti chez lui, au Dôme, alors qu'y a-t-il ici qu'il pourrait regretter ?

Néanmoins, son père fait venir une technicienne, une femme avec une bosse sur le nez et une frange, et lui ordonne d'aller chercher un appareil photo.

Willux et son fils se tiennent debout devant les plans récemment accrochés, épaule contre épaule, droits comme des militaires. Un flash.

PRESSIA

RÉCUPÉRATION

À un pâté de maisons de distance, Pressia sent déjà les odeurs du marché – viande et poisson avariés, fruits pourris, matières carbonisées et fumée. Elle distingue les ombres mouvantes des marchands, qu'elle reconnaît à leur toux. C'est aussi un moyen de mesurer les progrès de la mort. Il existe différents types de toux. Celles qui vibrent avec netteté. Celles qui commencent et finissent par un sifflement. Celles qui commencent mais ne finissent pas. Celles qui brassent des glaires. Celles qui s'achèvent dans un grognement – ce sont les pires, d'après son grand-père. Elles sont signe que les poumons sont envahis de liquide – annonce de mort par infection, de noyade par l'intérieur. Le jour, son grand-père a une toux vibrante mais, la nuit, ce sont des grognements qui s'échappent de son sommeil.

Elle suit le milieu de la rue. En dépassant les apprentis, elle entend les bruits d'une dispute familiale, le beuglement grave d'un homme, le choc d'un objet métallique contre un mur. Une femme pousse un cri strident, un enfant se met à pleurer.

Comme elle parvient au marché, elle constate que les vendeurs sont en train de ranger. Ils ont traîné des panneaux depuis l'autoroute jusque-là, pour en faire des abris et des toits piqués de rouille. Ils ferment les stands

avec du carton comprimé gorgé d'eau, chargent les marchandises sur des charrettes à bras boiteuses, recouvrent les étals de bâches déchirées.

Pressia passe à côté d'une mêlée bruissante de murmures – un cercle de dos blottis les uns contre les autres, sifflant, parfois hululant, puis à nouveau murmurant. Elle entrevoit des visages tavelés de métal, de verre brillant, de cicatrices ridées. Le bras d'une femme semble scellé dans le cuir, retroussé au-dessus du poignet, à la jonction avec la chair.

Elle aperçoit un groupe d'enfants, guère plus jeunes qu'elle. Deux d'entre eux (des jumelles aux jambes estropiées et rouillées sous leurs jupes) font tourner une corde au-dessus de laquelle saute une troisième, au bras rogné. Elles chantent :

*Attrapez un Pur, tordez-lui le cou
Faites-vous une ceinture avec ses boyaux
Un bel éventail de sa blanche peau.
Et puis du savon en broyant ses os.
Frotte, frotte, frotte ! Un, deux, trois.
Frotte, frotte, frotte ! Pure c'est moi.*

Pur est le nom qui désigne ceux du Dôme. Les enfants font une fixation sur eux. Ils figurent dans toutes leurs comptines, morts le plus souvent. Pressia connaît celle-ci par cœur. Elle sautillait dessus quand elle était petite. Elle voulait ce savon, bêtement. Elle se demande si c'est également le cas de ces gamines. Être une Pure – à quoi ressemblerait-elle, comment se sentirait-elle ? Si les cicatrices étaient effacées, si elle avait une main à nouveau, non une poupée ?

Il y a là un petit garçon aux yeux trop écartés, quasiment logés sur les côtés de la tête, comme un cheval, qui entretient un feu dans un tonneau métallique, avec deux brochettes de viande carbonisée posées dessus. Les animaux grillés sont petits, de la taille d'un rongeur. Ces gosses étaient des nourrissons au moment des Détonations, des bébés résistants. On appelle les enfants nés avant les Détonations des « Pré », et ceux qui sont nés après des « Post ». Les Post devraient être des Purs, mais ça ne marche pas ainsi. Les mutations causées par la catastrophe se sont inscrites dans les gènes des survivants. Les bébés ne sont pas nés purs. Ce sont des mutants, venus au monde avec les séquelles des déformations de leurs parents. De même pour les animaux. Au lieu de repartir de zéro, les espèces semblent gagner en complexité, un mélange d'humain, d'animal, de terre et d'objets.

Toutefois, les gens de son âge font une distinction importante : ceux qui se rappellent la vie avant les Détonations et les autres. Quelquefois, après avoir fait connaissance, les enfants de sa génération jouent à « Je me souviens », échangeant des souvenirs comme s'il s'agissait d'argent. Le caractère plus ou moins intime du souvenir révèle à quel point vous souhaitez vous ouvrir à l'autre – une valeur de confiance. Ceux qui étaient trop jeunes pour se remémorer sont à la fois plaints et envieux, un mélange odieux. Pressia se prend parfois à gonfler le nombre de ses souvenirs, empruntant ceux des autres pour les imbriquer dans les siens. Cette attitude l'inquiète cependant, car elle craint qu'à force d'amasser les souvenirs des autres les siens perdent toute fiabilité. Elle doit retenir fermement le peu qui lui reste.

Elle observe successivement les différents visages, sur lesquels le feu projette d'étranges ombres, fait scintiller des éclats de métal et de verre, allume des cicatrices étincelantes, éclaire les brûlures et les nodosités des chéloïdes. Une fille, qu'elle reconnaît mais à laquelle elle ne peut donner un nom, lève les yeux sur elle et lui dit : « Tu veux des morceaux de Pur ? Bien croustillants ?

— Non », répond Pressia d'une voix plus forte qu'elle ne l'aurait souhaité.

Les enfants rient, sauf le garçon qui s'occupe du feu. Il retourne les brochettes de ses doigts fins et délicats comme s'il manipulait quelque chose qui se remonte, une machine ou un instrument. Son nom est Mikel. Il n'est pas comme les autres enfants. On sent chez lui de la dureté. Elle sait qu'il est orphelin de longue date et a vu mourir de nombreuses personnes. « Tu es sûre, Pressia ? insiste-t-il avec le plus grand sérieux. Juste un peu avant que tu ne te fasses attraper pour de bon. » Mikel a une tendance méchante, mais d'habitude il ne la dirige pas contre elle, parce qu'elle est plus âgée. Aussi est-elle surprise de la remarque.

« C'est gentil à toi de me l'offrir, mais je m'en passerai. »

Il la contemple avec une expression de tristesse. Peut-être espérait-il l'entendre hurler qu'on ne l'attraperait jamais. Quoi qu'il en soit, elle se sent désolée pour lui. Sa cruauté lui a toujours donné une apparence vulnérable, à l'opposé de ce qu'il aimerait susciter.

Plus loin, elle aperçoit Kepperness, l'homme dont a parlé son grand-père. Elle ne l'a pas croisé depuis longtemps. Il a l'âge qu'aurait son père, tel qu'elle l'imagine. Il est en train de jeter des caisses vides à l'arrière d'une charrette, les manches relevées sur ses bras incrustés de

verre, minces et musclés. Il la regarde, puis détourne les yeux. Il a encore quelques tubercules sombres dans un panier. Elle incline la tête pour dissimuler les cicatrices sur le côté de son visage. « Comment va votre fils ? Son cou est-il complètement guéri ? » l'interroge-t-elle en espérant qu'il se sentira toujours redevable vis-à-vis d'elle.

Le marchand se redresse et étire son dos avec une grimace. L'une de ses prunelles luit à travers une pellicule jaune orangé, une cataracte provoquée par les radiations, qui n'a rien d'inhabituel. « Tu es la gamine du tailleur de chair, n'est-ce pas ? Sa petite-fille ? Tu n'es plus censée te trouver dans les parages. Trop âgée, non ?

— Non, rétorque-t-elle, sur la défensive. Je n'ai que quinze ans. » Elle fait semblant de se recroqueviller contre le vent alors qu'en fait elle veut paraître plus petite et plus jeune.

« Vraiment ? » L'autre s'immobilise et la fixe. Elle se concentre sur son œil valide, le seul avec lequel il peut voir. « J'ai risqué ma vie pour ces racines. Je les ai arrachées tout près du bois de l'ORS. M'en reste un peu.

— Eh bien, ce que j'ai, moi, c'est quelque chose d'unique en son genre. Quelque chose que ne peut s'offrir qu'une personne ayant accumulé assez de richesses. Pas le premier venu, vous comprenez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un papillon.

— Un papillon ? grogne Kepperness. Il n'y en a plus guère. » C'est la vérité. Ils sont devenus très rares. Au cours de l'année écoulée, Pressia en a pourtant vu un peu plus que d'habitude, signes timides d'un renouveau.

« C'est un jouet.

— Un jouet ? » Les enfants n'ont plus de jouets dignes de ce nom. Ils s'amuse avec des vessies de porc et des poupées de chiffon. « Fais-moi voir un peu. »

La jeune fille secoue la tête. « Pas la peine de regarder si vous n'avez pas d'argent.

— Laisse-moi seulement jeter un coup d'œil. »

Elle soupire et prend une mine réticente. Elle tire le papillon de son sac et le lève devant elle.

« Plus près », fait l'homme. Elle est à présent en mesure de dire que ses deux yeux ont été brûlés par les Détonations, l'un beaucoup plus gravement que l'autre.

« Vous aviez de vrais jouets quand vous étiez enfant, je parie ? »

Il approuve et demande : « À quoi il sert ? »

Pressia remonte le papillon et le pose sur la charrette à bras. Il bat des ailes. « Je me demande comment c'était de grandir à votre époque. Noël et les anniversaires, précise-t-elle.

— Je croyais à la magie quand j'étais enfant. Tu imagines ça ? dit-il en penchant la tête et contemplant le jouet. Combien ?

— Normalement, j'en demande une bonne somme. C'est un souvenir des choses passées. Mais pour vous ? Eh bien ! Le reste de vos racines suffira, celles qui traînent là. C'est tout ce dont nous avons besoin. »

Le vendeur lui tend le panier et elle fait rouler les tubercules dans son sac, avant de céder le papillon.

Kepperness déclare : « Je le donnerai à mon fils. Il n'en a plus pour longtemps. » Pressia repart déjà. Elle entend le cliquetis du mécanisme, puis les ailes qui battent. « Ça l'égaiera un peu. »

Non, pense-t-elle. Continue à marcher. Ne lui pose pas la question. Mais elle se souvient du fils. C'était un gentil garçon. Endurant, aussi. Il n'a pas pleuré quand son grand-père lui a recousu le cou, même s'il n'y avait rien contre la douleur. « Lui est-il arrivé quelque chose d'autre ?

— Il a été attaqué par une Poussière. Il était dehors, au-delà des champs, près du désert, en train de chasser. Il a vu un œil s'ouvrir dans le sol, et il a été entraîné sous le sable. Sa mère était avec lui et l'a sauvé. Mais il a reçu une morsure. Son sang s'est infecté. » Les Poussières sont ceux qui ont fusionné avec la terre ; dans les villes, elles se sont amalgamées aux débris des immeubles. La plupart d'entre elles sont mortes peu après les Détonations – pas de moyens de subsistance, ou pas de bouches, ou des bouches sans appareil digestif. Certaines ont survécu quand même, parce qu'elles sont devenues des roches plus que des êtres humains, tandis que d'autres ont prouvé qu'elles pouvaient être utiles, en œuvrant au côté des Bêtes, ceux qui ont fusionné avec des animaux. Lorsque Pressia explore les décombres, elle prend garde aux Poussières qui pourraient l'atteindre, lui saisir une jambe et l'attirer à elles. Elle ne s'est jamais rendue en dehors de la ville, là où le garçon s'est fait happer. On dit que là-bas des paupières battent à travers le sable et la cendre des Terres mortes. On dit que beaucoup de rescapés qui pensaient voir venir la Fin, avant même les Détonations, et s'étaient réfugiés dans les bois ont été engloutis dans les arbres.

On dit que la mort provoquée par une morsure est affreuse. L'enfant a parfois de l'écume qui lui sort de la bouche et est incapable de bouger. Pressia cherche les tubercules dans son sac. « Je ne savais pas. Tenez ! Gardez les racines et le papillon !

— Non, rétorque Kepperness en glissant le jouet dans une poche intérieure de son manteau. J'ai vu ton grand-père il n'y a pas si longtemps. Il ne va pas bien non plus, n'est-ce pas ? On a tous quelqu'un. Un marché est un marché. »

Pressia ne sait trop quoi répondre. L'autre a raison. Tout le monde a un proche qui est mort ou en train de mourir. Elle hoche la tête. « Compris. Je suis vraiment désolée. »

L'homme a recommencé à charger sa charrette et secoue le chef : « Nous sommes tous désolés. » Il déplie une lourde pièce de tissu et l'étend par-dessus ses marchandises. Pendant qu'il a le dos tourné, la jeune fille renverse son sac et deux tubercules retournent dans le panier d'où ils venaient.

Elle tourne rapidement sur ses talons et s'éloigne. Elle sait qu'elle ne serait pas arrivée à tout manger, pas quand le fils de Kepperness agonise, ni après s'être fait payer plus qu'elle n'en a l'habitude.

Il lui reste encore à fouiller dans les rebuts. L'homme ne s'est pas trompé. Son grand-père va mal. Il ne tiendra pas. Et si elle se fait prendre ? Ou si elle s'enfuit ? Il faut qu'elle fabrique autant de créatures que possible, afin qu'il puisse les utiliser pour marchander et survivre. Elle presse le pas.

Parvenue au bout du marché, elle s'arrête. Là, sur un muret de brique, est affichée une nouvelle liste de l'ORS, qui claque dans le vent froid. Des vendeurs descendent la rue en faisant rouler leurs charrettes, dans un vacarme amplifié par l'écho. Elle attend qu'ils soient passés, puis s'avance vers la feuille. Elle l'aplatit avec la main. Les caractères sont petits. Elle doit se rapprocher. Ses yeux parcourent rapidement la liste.

Alors elle le voit.

Le nom de PRESSIA BELZE, suivi de sa date de naissance.

Elle effleure les lettres du bout du doigt.

C'est indéniable désormais. Il n'y aura pas de dossier égaré avec son nom dedans. Le voici. Bien réel.

Elle rebrousse chemin, butant sur des briques éparses. Elle prend la première rue qu'elle rencontre.

Elle est gelée maintenant. L'air est humide. Elle tire sur son pull pour se protéger le cou, ensuite sur sa manche pour recouvrir la tête de la poupée, toujours enveloppée dans la chaussette, enfin elle croise les deux bras sur sa poitrine. C'est une habitude, à vrai dire, une chose qu'elle fait quand elle est dehors, en public, quand elle est nerveuse. Un réconfort, presque.

Des deux côtés de la rue, parmi les ruines, certains immeubles ont gardé leur ossature et les gens y ont bâti des abris de fortune. Elle côtoie alors un édifice qui a été totalement détruit. Ce sont les meilleurs pour fouiner. Elle a déjà trouvé des choses magnifiques dans les décombres (du fil de fer, des pièces de monnaie, des agrafes, des clés...) mais ce sont des endroits dangereux. Des Bêtes qui ont gardé une forme humaine, ainsi que les Poussières qui s'en sont le moins éloignées, creusent leur foyer dans les ruines, y entretiennent du feu, cuisent le produit de leur chasse et répandent des traînées de fumée. Elle imagine le fils de Kepperness là-bas, dans les Terres mortes, avec à ses pieds un œil dans le sable – puis une main surgissant de nulle part, l'attirant vers les profondeurs. Elle est seule. Si elle se fait attraper et aspirer dans les entrailles du sous-sol, elles se repaîtront d'elle jusqu'à la dernière miette.

Comme elle ne voit pas de fumée, elle grimpe sur un tas de pierres branlantes, marche dessus avec précaution, cherchant du regard des reflets métalliques, des restes de

câble électrique. Elle sait que la zone a été soigneusement ratissée mais elle finit par dénicher ce qui a dû être une corde de guitare, des morceaux de plastique fondu qui semblent provenir d'un ancien jeu de société et un mince tube de métal.

Peut-être peut-elle confectionner quelque chose de spécial pour son grand-père – un cadeau digne d'être conservé. Elle ne veut pas employer le terme de *souvenir*, parce qu'il évoque son départ prochain, mais il est dans son esprit. *Souvenir*.

Lorsqu'elle traverse le marché pour rentrer chez elle, les stands sont fermés. Elle est en retard. Son grand-père va bientôt s'inquiéter. Parvenue de l'autre côté, elle aperçoit à nouveau le garçon aux yeux largement écartés, Mikel. Il cuit une autre bête sur son chaudron. Celle-ci est minuscule, de la taille d'une souris quasiment, sans presque rien à manger dessus.

Un petit garçon se tient à côté de lui. Il se hausse sur la pointe des pieds pour tâter la viande. Mikel le réprimande : « Non ! Tu vas te brûler » Il le pousse à terre. L'autre est pieds nus. Il n'a que des bouts d'orteils. Il se râpe un genou, hurle en voyant le sang couler et court jusqu'à une entrée d'immeuble plongée dans la pénombre. Trois femmes sortent sur le seuil, toutes fusionnées, l'engorgement de leur taille caché par un enchevêtrement de tissu. Des parties de leur visage ont la brillance et la rigidité du plastique. Des Groupies, c'est ainsi qu'on les appelle. L'une d'elles a les épaules penchées, la colonne vertébrale incurvée. De nombreux bras émergent de l'ensemble, les uns pâles et tachés de son, les autres sombres. La femme du milieu saisit le garçonnet par le bras et lui commande : « Tais-toi ! Chut maintenant ! Tais-toi ! »

Celle à la colonne courbée, qui paraît être la moins fusionnée des trois, crie à Pressia sans plus attendre :
« C'est toi qui lui as fait ça ? C'est toi ? »

— Je ne l'ai pas touché, se défend la jeune fille, et elle tire sur sa manche.

— Il est temps de rentrer », dit la femme. Elle regarde autour d'elle, comme si elle sentait quelque chose dans l'air. « Tout de suite. »

Le gamin se tortille pour lui échapper et se sauve dans la rue en direction du marché désert, braillant de plus belle.

La femme à la colonne courbée jette un œil par-dessus son épaule, lève un poing noueux et l'agite vers Pressia :
« Tu vois ce que tu as fait ? »

Alors, la voix de Mikel retentit : « Bête ! Bête ! »

Pressia se retourne et découvre une Bête qui ressemble à un loup, plus animale qu'humaine. Elle est couverte de fourrure, mais a les flancs hérissés de verre. Elle avance à quatre pattes en boitillant, puis s'immobilise et se redresse sur ses hanches, atteignant presque la taille d'un homme adulte. Elle a des pieds griffus mais pas de museau – à la place, elle a un visage presque dépourvu de poils, avec une mâchoire longue et étroite, et de longues dents. Ses côtes se soulèvent et retombent rapidement. Un maillon de chaîne est inséré en travers de sa poitrine.

Mikel monte sur son bidon de pétrole et se hisse précipitamment sur un toit métallique. Les Groupies se ruent dans leur immeuble et ferment l'ouverture avec une plaque de bois. Elles ne prennent pas même le temps d'appeler le fugitif, qui court toujours seul dans la rue.

Pressia sait que la Bête s'emparera en premier de l'enfant. Plus petit que la jeune fille, il constitue une cible

parfaite. Mais, bien sûr, elle risque de s'attaquer aux deux. Elle est sûrement assez grosse pour cela.

Pressia serre son sac contre elle et se met à courir, battant rapidement des bras et des jambes. C'est une bonne coureuse, qui a toujours eu le pied léger. Peut-être que son père, le quarterback, était rapide. Ses chaussures sont trouées par l'usure sous la plante et elle sent le sol à travers ses chaussettes fines.

Le marché fermé, la rue semble étrangère. La Bête bondit sur ses traces. Le gamin et la jeune fille sont les seuls à être restés dehors. Le fuyard doit humer un changement, un danger dans l'air. Il fait volte-face et ses yeux s'agrandissent de frayeur. Il trébuche et, terrifié, ne peut se relever. Maintenant qu'elle est plus près de lui, elle note que son visage est brûlé au niveau de l'œil, qui brille d'un bleu laiteux, comme une bille.

Elle court jusqu'à lui. « Viens ! » crie-t-elle, l'attrapant par la taille et le soulevant. Avec seulement une main valide, elle a besoin de son aide. « Accroche-toi bien ! » lui ordonne-t-elle.

Elle jette des regards éperdus de tous côtés, cherchant quelque chose à escalader.

Derrière eux, la Bête se rapproche. Il n'y a que des ruines de part et d'autre mais, à l'avant, elle distingue un bâtiment qui n'est qu'à moitié effondré. Il y a des barreaux devant l'entrée – celle d'un magasin qui avait une vitrine autrefois, comme le salon de coiffure. Elle se souvient que son grand-père lui a raconté que c'était une boutique de prêteurs sur gages et qu'elle a été pillée en premier parce qu'on y trouvait des armes et de l'or, même si l'or a finalement perdu toute valeur.

La porte est entrebâillée.

Le gosse pousse des cris perçants et est plus lourd qu'elle ne le pensait. Il étreint son cou, lui coupant la respiration. La Bête est si proche qu'elle perçoit son halètement.

Elle se précipite vers le vantail métallique, le repousse brutalement, avant de se retourner et de le claquer derrière eux, l'enfant toujours accroché à elle. Le battant se verrouille automatiquement.

Ils sont dans une petite pièce nue, avec simplement quelques paillasses sur le sol. Elle étouffe les cris du gamin avec sa main. « Silence ! lui intime-t-elle. Ne fais pas de bruit ! » Et elle recule jusqu'au mur du fond. Elle s'assoit avec le petit sur son giron dans le coin enténébré de la pièce.

L'instant d'après, la Bête est à la porte, hurlant et griffant à travers les barreaux. Cette Bête n'a pas de mots, pas de mains en dépit de son visage et de ses yeux humains. La porte tremble bruyamment. Frustré, l'assaillant se recroqueville et gronde. Puis il tourne la tête, renifle l'air. Et, attiré par autre chose, il s'éloigne.

Le garçon mord la main de Pressia de toutes ses forces.

« Ouille ! s'exclame-t-elle, se frottant la paume sur son pantalon. Qu'est-ce qu'il te prend ? »

Il fixe sur elle des yeux écarquillés, comme s'il était surpris lui aussi.

« J'espérais plutôt un merci », ajoute-t-elle.

Un grand bruit résonne à l'autre bout de la pièce.

Pressia sursaute et pivote sur elle-même. Le gamin regarde également.

Une trappe a été ouverte avec fracas, et la tête et les épaules d'un type ont émergé du sous-sol. Il a les cheveux en bataille, des yeux sombres, sérieux. Il est un peu plus

âgé que la jeune fille. Il demande : « Vous êtes là pour la réunion, ou quoi ? »

Le garçon pousse de nouveaux hurlements, comme si c'était la seule chose qu'il sache faire. Pas étonnant que la femme lui ait dit de la fermer, pense Pressia. C'est un braillard. Il se rue vers la sortie.

« Reste ici ! »

Mais il est plus prompt qu'elle. Il ouvre la porte, la franchit comme une bombe et déguerpit.

« Qui était-ce ? s'étonne le nouveau venu.

— Je ne sais même pas », répond Pressia en se relevant. Elle découvre que le type se tient debout sur une échelle pliante instable. La pièce en dessous de lui est bourrée de gens.

« Je te connais. Tu es la petite-fille du tailleur de chair. »

Elle remarque deux balafres qui courent sur le côté de son visage, peut-être l'œuvre de son grand-père. Elle peut dire que la suture n'est pas très ancienne, un an ou deux au plus.

« Je ne me rappelle pas t'avoir rencontré.

— Nous ne nous sommes pas parlé. En plus, j'étais bien sonné. » Il désigne son visage du doigt. « Tu ne me reconnais probablement pas. Mais je me souviens de t'avoir vue là-bas. » Il la fixe d'une manière qui la fait rougir. Elle perçoit quelque chose de familier chez lui, plus précisément dans l'éclat sombre de ses yeux. Elle aime son visage, un visage de survivant, la mâchoire bien dessinée avec deux longues cicatrices en dents de scie. Ses yeux — ils ont quelque chose de furieux et de doux en même temps.

« Tu es là pour la réunion ? Sérieusement, on commence. Il y a à bouffer. »

C'est sa dernière sortie avant ses seize ans. Son nom est sur la liste. Son cœur continue à battre fort. Elle a sauvé le garçon. Elle se sent courageuse. Et elle meurt de faim. L'idée de manger lui plaît. Peut-être y aura-t-il assez de nourriture pour qu'elle puisse en dérober un peu pour son grand-père.

Un hurlement s'élève non loin d'eux. La Bête est toujours aux alentours.

« Oui, ment Pressia. Je suis là pour la réunion. »

Il esquisse un sourire, qui se fige. Il n'est pas du genre à sourire si facilement. Il se tourne, lance aux autres en dessous de lui : « Une de plus ! Faites de la place ! » Et Pressia remarque un frissonnement sous sa chemise bleue, qui se ride comme l'eau.

La mémoire lui revient : c'est le garçon aux oiseaux dans le dos.

PARTRIDGE

BOÎTE MÉTALLIQUE

Les élèves du cours d'Histoire mondiale de Glassings sont tous calmes, ce qui est étrange car, habituellement, les sorties réveillent leurs pires instincts. Seul le bruit de leurs pas retentit et fait résonner les rangées de boîtes métalliques disposées par ordre alphabétique. Même Glassings, qui a toujours quelque chose à dire, est devenu muet. Son visage est rouge et tendu, comme s'il réprimait quelque chose. Du chagrin ou de l'espoir ? Partridge hésite. Le professeur s'éloigne en traînant les pieds et disparaît dans l'une des allées.

L'air du Dôme est toujours sec et stérile, une présence statique. Toutefois, aux Archives des Pertes Personnelles, l'atmosphère semble légèrement chargée, presque électrique. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi. Évidemment, se dit-il en lui-même, il est impossible que les effets des morts conservés ici diffèrent dans leur arrangement moléculaire de n'importe quel autre objet.

Peut-être les affaires des morts n'y sont-elles pour rien, non plus que l'air. Il est probable que ce soient les garçons de l'académie qui sont chargés, chacun recherchant un nom particulier. Tous ont perdu quelqu'un dans les Détonations, de même que Partridge. S'il subsistait un objet lié au défunt, se rapportant à un quelconque moment de

*Nous savons que vous êtes là,
nos frères et sœurs.*

*Un jour, nous sortirons du Dôme
pour vous rejoindre dans la paix.*

*Pour l'heure, nous vous observons de loin,
avec bienveillance.*



Romancière, essayiste et poète, Julianna Baggott est également professeur de création littéraire à l'Université de Floride. Auteur de plusieurs best-sellers, elle figure très souvent sur les listes du *New York Times*.

PRIX FRANCE
14,90 €

ISBN : 978-2-290-03425-5



9 782290 034255

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurent Strim

Illustration de couverture :
Kevin Twomey / Insectlabstudio
© 2012 Hachette Book Group

www.jailu.com



pure fans*
www.purefans.com

Extrait de la publication